

contraire, je les honore, je les estime, je les aime. L'irisan qui vit de son travail est digne de tous les respects. Ce que je regrette, c'est qu'on ait promis la mer, quand on n'avait à sa disposition qu'une misérable flaque d'eau; qu'on ait préparé un homme à habiter la zone torride, lorsqu'on savait qu'il lui faudrait affronter les rigueurs d'un climat hyperboréen; en un mot, qu'on ait enseigné à un pauvre être trop confiant, non seulement des choses parfaitement inutiles dans la plupart des carrières ouvertes à son ambition, mais même nuisibles, et de nature à lui faire regretter et mépriser l'état qu'il aura embrassé. Et ces choses, non seulement on les lui a enseignées, mais on en a fait le sujet principal, l'objet par excellence de ses études.

J'ai dit qu'il existe des exceptions, et cela est vrai, heureusement; autrement nous serions trop à plaindre. Il y a des institutions où l'on donne une instruction plus en rapport avec les besoins de la société actuelle. Les écoles normales, les académies commerciales et industrielles se rangent dans cette classe; leur programme est excellent, leur enseignement parfaitement adapté aux idées du siècle; mais elles ne forment que le petit nombre.

Et maintenant, trouvera-t-on singulier que, dans les positions importantes sur tous les grands travaux qui se sont faits ou se font encore dans ce pays, on ne rencontre pas un seul nom Canadien-Français? Quels sont les ingénieurs qui ont dirigé les travaux du Grand-Tronc, de l'Intercolonial, du chemin de fer du Nord, du Pacifique, de tous nos chemins de fer enfin? Des étrangers. Quels sont ceux à qui on a confié la construction des docks, de la cale-sèche? Qui a construit nos canaux, nos grands ponts? Toujours des étrangers. Qui avons-nous pris les personnes qui ont fait et qui font encore les explorations scientifiques dans le Nord et le Nord-Ouest? A l'étranger. Les directeurs du service minéralogique, de l'observatoire, des écoles de navigation et d'artillerie, toujours des étrangers.

Mais ce n'est pas seulement dans les sciences pratiques et les grandes industries que nous sommes obligés de constater notre infériorité; dans l'agriculture même, nous sommes en arrière d'un grand pas. L'instruction nécessaire leur faisant défaut, nos agriculteurs se contentent de suivre la vieille routine et marchent péniblement chaque année dans le même sillon. Or, au bout d'un certain nombre d'années, le sol mal cultivé s'appauvrit et s'épuise; la gêne arrive, puis la misère, et enfin on vend la ferme dont le prix donne juste de quoi payer le voyage de la famille aux États-Unis. Sur cette ferme vient s'établir un Écossais, un Irlandais ou un Anglais; au bout de cinq ou six ans, vous ne la reconnaissez plus. La prairie

qui ne donnait qu'un petit foin sec et roussi, est maintenant verte et ondoye au vent; des bestiaux de belle apparence broutent dans les gras pâturages, où quelques années auparavant de maigres têtes de bétail trouvaient à peine leur subsistance. Tout le reste a subi le même changement et l'aisance se voit là où la misère se faisait autrefois sentir.

Ce nouveau venu a-t-il de meilleurs bras, plus de travail et plus de cœur? Non. Les nôtres sont tout aussi forts et courageux. Seulement, ils ne savent pas; ou du moins ils ne savent rien de ce qu'ils devraient savoir. Et cela, joint aux idées de luxe qu'une éducation mal entendue a suscitées en eux, fait qu'ils restent dans une infériorité relative, tout en possédant à l'état latent, des aptitudes très remarquables.

Nous avons fait voir le mal; maintenant, où est le remède? le voici:

Nous devons, non pas supprimer les hautes études, mais les modifier. Le cours classique, tel qu'il est, n'est plus du tout en rapport avec les idées et les besoins de la société actuelle. Le cours que j'ai suivi comprenait huit années: Éléments, syntaxe, méthode, versification, humanités, rhétorique et philosophie (deux années). Dans ces huit années, le latin est sans contredit la branche sur laquelle on appelle davantage le travail de l'élève; dans les classes de méthode, versification, humanités et rhétorique, le grec a la seconde place d'honneur. Tout le reste, il n'y a pas à le dissimuler, ne paraît que très secondaire, et l'élève le mieux vu des professeurs est invariablement celui qui se montre le plus fort en grec et en latin. Ainsi, le français, l'anglais, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie, la tenue des livres, la physique et la chimie, sont regardés, non pas tout à fait comme des hors-d'œuvre, mais enfin, comme des notions d'une importance bien moindre. Quant à la mensuration, à l'histoire naturelle, au dessin linéaire, à l'économie politique, il n'en est pas question. Soyez fort en latin et en grec, c'est le principal.

Eh! bien, voilà où est l'erreur; je ne défends pas qu'on soit fort en latin et en grec; mais je dis que pour cela, — et je le dis en toute connaissance de cause, — il n'y a pas besoin de pâlir sur les auteurs classiques pendant huit années de sa vie et d'étudier ces langues presque à l'exclusion d'autres matières bien plus importantes. Prenez deux élèves de talent égal: à l'un, faites étudier le latin et le grec depuis la classe d'éléments jusqu'à la fin du cours, comme cela se pratique actuellement. À l'autre, enseignez soigneusement les autres branches et ne lui parlez de grec et de latin que pendant les trois ou quatre dernières années du cours: le premier aura sur lui une